

C'est à 2 mois que j'ai quitté le sol français qui m'a vu naître, pour en fouler un nouveau. Le Maroc, cette terre qui m'a vu apprendre à marcher, tomber, parler, rire, pleurer et qui m'a donné toutes les armes pré-requises pour combattre les aléas de la vie, de ma vie. Issue d'une union mixte, j'ai pendant longtemps détesté le Maroc pour le rejet dont j'étais victime. Jeune, c'est à l'école qu'on rencontre les premières formes de rejets, qu'on entend pour la première fois, les mots qui font mal, qui collent à notre peau, " Fille de colon ", " Blanche ", " Française ", " Voleur de richesses " Et si on ne les entend pas, les regards sont parfois un hurlement plus fort que celui qui sort des tripes. On peut donc imaginer, en lisant ces mots, que mon intégration a été très compliquée.

J'ai donc, jusqu'à mon plus lointain souvenir, toujours cherché à renforcer le lien qui me gardait rattaché à la France, je cristallisais cette Terre, dont la beauté me paraissait onirique, fantasmée, irréelle. Une Terre de liberté où toutes formes de pensées étaient acceptées, tolérées, légitimes et entendues ? Le paradis ! En rentrant chez moi, tout était là pour me rappeler la France, les chaînes de télévision françaises, des magazines français, des plats français, des livres d'écrivains, écrivaines, français(e)s. J'en suis venu au point où j'en ai voulu pendant très longtemps, à mes parents, de m'avoir ramené dans un pays, où je n'avais aucunement ma place et dans lequel je voulais encore moins, la créer.

Mon parcours académique a commencé sur les bancs du système éducatif marocain, et je n'en retiens qu'une seule chose, un traumatisme. Assez anecdotique, l'éducation islamique est un cours obligatoire jusqu'au lycée, et mes premiers cours m'ont mis une vérité cuisante sous le nez, j'étais tout sauf une bonne musulmane et ma vision future de moi-même l'était encore moins. Mais je voulais être comme les autres, à cet âge-là, on ne cherche pas à être différent, on veut être comme tout le monde, un lambda, pas une paria, alors je me suis construit une identité en désordre, rafistolée de part et d'autre, ne tenant à rien mais assez solide pour prétendre pendant des années, être tranquille avec moi-même.

Mais tout secret finit par nous rattraper, et quand l'adolescence l'accompagne, toutes nos fondations s'émiettent et à ce moment-là, j'ai cédé à la panique face à ce tumulte d'émotions, d'interrogations et de découvertes que j'avais face à moi. Moi, à treize, quatorze ans, fracturé dès ma naissance par un conflit qui a laissé des cicatrices béantes, dans un pays, inconnu et pourtant si familier, désespéré et sans repères, mais anxieuse et prête à tout faire pour ne pas rester confronter à ce vide abyssale qui est la non-identité, l'inconnu de soi. Je le dis maintenant, car cette guerre identitaire est finie, et bien derrière moi, je suis homosexuelle et à cette âge, je le savais, je le sentais, comme on sent un rhume prendre en otage notre corps, comme on sent une nausée. En conclusion, comme une maladie, une tare, une faille de plus, encore une fois, rien de normal. Je me suis donc tournée vers ce que j'avais toujours vu comme mon pire ennemi, Dieu. Et cette confrontation, n'était pas dans le but de trouver des réponses, mais de chercher un coupable, peu importe lequel, pourvu que ce ne soit pas moi, j'ai toujours aimé définir ce rapport à une relation passive-agressive, j'hurlais au Ciel que je n'avais rien fait pour mériter cela, qu'il était le seul à avoir la main, le pouvoir pour changer les choses, pour me changer moi. Et pour réponse, je n'ai toujours eu que du silence, que les soubresauts de mon âme, tremblante, à l'idée d'être rejetée par celui que tout le monde adorait autour de moi, Dieu. Et dans le calme après la tempête, je me trouvais assez hypocrite, d'appeler à l'aide que lorsque je le voulais, comme tous ceux que je passais mon temps à critiquer, ceux qui se retournent vers la Mecque qu'en temps de crise et qui lui tournent le dos, lors des jours heureux.

Quelque mois après ces recours fait au tribunal divin, ce que j'ai perçu pendant longtemps, comme la sentence de mes péchés, me tomba dessus. Le matin du 29 Août 2015, la mort vint m'arracher mon père, m'enleva au scalpel une partie de moi, pour me donner en contrepartie des réponses sur ma personne, une sorte d'échange à l'amiable. Les jours qui suivirent cet incident, furent décisifs, tranchants, pour ma personne. J'ai balayé de ma vie toute présence divine, toute censure politique ou sociale imposée par le Royaume dans lequel je grandissais encore mais surtout, toute gêne que j'avais à me ressentir moi-même. Je l'affirmais haut et fort, j'étais homosexuelle et agnostique en Terre sainte. Trois articles de la constitution marocaine faisaient de moi un criminel digne de ce nom, mais je ne m'en souciais plus, ayant regardé la mort dans ces yeux, un serment fût scandé dans le plus grand des silences, je me jurais de vivre.

Avoir la nationalité française dans une ancienne colonie française nous ouvre beaucoup de portes, et grâce à la couleur pourpre de mon passeport, les grandes portes des établissements français à l'étranger s'ouvrirent à moi, pour m'engloutir dans un monde nouveau, un monde devant lequel je passais quotidiennement en voiture, enviant ceux qui ressemblaient tant, dans leurs visages, dans leurs postures, dans leurs habits, dans leurs vies, à ces personnages de films, de séries, de livres, qui défilaient devant mes yeux depuis mon plus jeune âge. J'accédais enfin à un monde qui me ressemblait, pensais-je. Sombre blague ! Je ne savais pas ce qui m'attendait, je ne voyais pas encore que ce qui me semblait être une Terre de repos, prenait la forme d'une arène plus violente que celle dans laquelle mon sang a coulé et séché pendant quinze années consécutives.

A mon entrée dans ce que j'aime appeler, la France ailleurs, de nouveaux regards m'épiaient, me jugeaient. Je perçu dès le premier jour, de l'amertume, du rejet et de l'incompréhension dans ces pupilles bleues. Toute arrivée dans une nouvelle classe nécessite une présentation et tous ceux avant moi répétaient le même discours : " J'ai passé mon brevet au Lycée Lyautey " " Mes années collèges ont eu lieu à Louis Massignon " " J'étais à Claude Monet " Et puis vint mon tour, vint la voix honteuse de son discours : " Je viens d'un établissement marocain, pas besoin de vous dire le nom, vous ne connaissez pas." Evidemment, qu'ils ne connaissaient pas, les seules personnes qui étudient dans ces endroits sont les enfants de leur femmes de ménages, de leurs chauffeurs ou de leurs jardiniers. J'avais l'impression d'être Bel- Ami, qu'est-ce que je lui enviais sa facilité d'intégration, lui fils du bas peuple, au sein de la bourgeoisie.

Cet aperçu de Marianne et de ses protégés me laissa sombrer dans une grande folie. Moi qui rêvais jour et nuit, de découvrir le Centre Pompidou, d'avoir le vertige, tête levée vers les plafonds du Capitole, de régner sur Marseille tout en haut de La bonne mère, je ne trouvais plus ma place, là où je pensais qu'on me l'avait si bien gardée. C'est à ce moment-là, que le voile entre le Maroc et moi se leva, que cette terre meurtrie par un système colonial régit par mes ancêtres m'ouvrit réellement ses bras, ses rues me conter des histoires vieilles de plusieurs siècles, datant d'hier ou de quelques heures. Ces histoires, étaient dessinées sur les visages de chaque passant, de la vieille dame aux cheveux teints de henné, le dos courbé par l'âge ou par tout l'invisible qu'elle porte depuis des années, convié à chaque festivité pour cuisiner jusqu'au cireur de chaussures, qui voit plus de souliers que de visages, à qui on jette des pièces à même le sol passant par les petits minots trop occupés à participer à une coupe du monde fictive, marquant un but dans sa cage esquissés à l'aide de deux grosses briques. Ma rencontre avec le Maroc, se succéda par la rencontre d'un prisonnier politique marocain qui me traça le chemin vers le militantisme. J'ai rejoint les rangs des Philosophes de rue, un groupe de personnes de tous âges, organisant des meetings en pleine rue pour discuter des problématiques que rencontrer le pays, le schéma

était si beau, que mon œil s'est transformé en appareil photo, je ne sais pas lequel des deux à capturer la beauté de ses moments, mais je sais que c'est grâce à cela que la caméra est devenue mon arme.

Mon adolescence ayant pris fin avec l'obtention de mon baccalauréat littéraire en 2019, je pris l'avion les premiers jours d'Août pour intégrer une licence de cinéma et de métiers de l'audiovisuel car le septième art, a été et le sera pour toujours, un médicament qui m'a épargné de céder à de nombreuses fièvres de l'âme et de l'esprit. C'était clair comme de l'eau de roche, je devais à mon tour apporter des images nettes et des messages forts à ceux et celles qui comme moi, étaient piégés dans un brouillard. Hormis la pénible séparation avec une ville rencontrée trop tard, mon arrivée en France fût chaotique, l'inconnu ne se dévoilait pas à moi, il me submergeait de part en part.

Je n'avais pas le temps de respirer ce nouvel air, de nager dans les marées humaines, d'écouter les rires de la Place de la Comédie, je me perdais tous les jours dans le tram, dans une envie adolescente de revivre mes années de jeunesse ici, maintenant et la vie d'adulte que j'apercevais à chaque coin de rue.

Les problèmes d'argent me mettaient au défi de survivre au jour le jour, et me privaient de m'épanouir dans mes études, dans ma nouvelle vie. Je devais avoir assez d'argent pour déjeuner, scruter les rentrées d'argent sur mon compte pour voir si le calvaire allait s'arrêter, si aujourd'hui je pourrai remplir mon frigo et dormir sereinement. Crous, CAF, sécurité sociale, distribution des restos du cœur, maraudes, Emmaüs, j'ai découvert la France, qui, comme l'explique les Français, m'appartient. À côté de cela, j'ai rencontré plusieurs photographes amateurs, professionnels, tout le temps, sur Instagram, sur Tinder, dans la rue, car cela était magique de voir le lot d'art qu'abritaient les rues ici. J'ai rapidement commencé la réalisation de mon premier court-métrage, en parallèle, je dû être hospitalisé en urgences psychiatriques pendant un mois, et c'est à ce moment-là qu'on me montra une nouvelle facette de moi. Borderline. Une nouvelle étiquette a été ajoutée, un adjectif en plus pour me définir.

L'hôpital, qu'on y soit patient ou pratiquant, c'est du social, et lors de mon escapade entre ces murs, je fis la rencontre de personnes précaires qui dormaient devant, des patients bénéficiaire de la CMU qui venaient se sevrer de crack, d'héro, d'alcool, Max, un mec atteint d'une cirrhose du foie, que je ne quittai jamais jusqu'à ma sortie et dont je n'ai jamais retrouvé la trace, Karim, le père d'une petite fille, qui ne venait que le soir dormir sur les bancs de l'hôpital, plus soigné que les autres, plus beau, plus intelligent, qui se battait pour trouver du travail dès 7H du matin et pleins d'autres visages que j'aurai aimé garder en vie dans ma tête pour toujours, je les ai donc gardé au chaud, à l'intérieur de mon appareil photo, ce qui donna naissance à La Pauvreté Superstar, projet photographique consistant à prendre des portraits en noir et blanc des visages qu'on a l'habitude d'ignorer, ces personnes à qui on ne décroche pas un regard se retrouve face à nous. Suite au confinement, j'ai quitté Montpellier pour Toulouse, ville dans laquelle j'ai rencontré plusieurs complications, me poussant à abandonner mes études pour rentrer dans le monde du travail sans pour autant sacrifier ma fibre artistique, lié à un militantisme et au milieu social dans lequel j'ai décidé de garder ma place et d'en chercher une dans la vie de personnes au vécu compliqué, pas comme les autres, détruit, nécessitant un soutien, une présence, une épaule. Participer aux sauvetages de vie sans caméra, sans appareil photo, mais avec la meilleure arme, l'humanité.